

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le *fatum* antique à saveur d'ici
Entre toutes les femmes de Jean Éthier-Blais, Montréal,
Leméac, 1988, 299 p.

Michel Gaulin

Number 54, Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (1989). Review of [*Le fatum* antique à saveur d'ici / *Entre toutes les femmes* de Jean Éthier-Blais, Montréal, Leméac, 1988, 299 p.] *Lettres québécoises*, (54), 21–22.

par Michel Gaulin

Le *fatum* antique à saveur d'ici

Entre toutes les femmes de Jean Éthier-Blais, Montréal, Leméac, 1988, 299 p.

À moins de cinquante ans, l'ambassadeur François Bois-le-Duc (autrefois Bolduc, mais son père s'était lassé de se faire demander s'il n'était pas un parent de la Bolduc) est déjà au sommet de la carrière. Il rentre brièvement à Montréal, où des amis ont eu l'idée de fêter son succès. Mal lui en prend, car il y laissera sa peau, empoisonné par sa femme, qui venge ainsi la mort de leur enfant mongolienne, que le père (carrière oblige) avait fait placer en institu-

Telle est la donnée de base — l'anecdote — qui sert de cadre à ce roman de Jean Éthier-Blais, son deuxième, œuvre riche et complexe à la fois, aussi bien par sa forme que par les divers niveaux d'interprétation auxquels elle peut être lue.

Cette histoire tragique de sacrifice et de règlement de compte au sein d'un couple bourgeois, pour l'ascension sociale duquel cette naissance anormale représente un point d'orgue fâcheux, peut se lire comme une version moderne (plus particulièrement outremonnoise) de l'histoire d'Agamemnon et Clytemnestre. Elle se veut aussi une méditation sur les mystères et les difficultés de l'amour, comme sur le problème de l'incommunicabilité entre les êtres. À un autre niveau, enfin, l'œuvre contient des éléments qui permettent de voir dans l'affrontement qui oppose Blanche et François un symbole du contentieux tenace entre les deux éternelles forces en présence au sein de ce «pays incertain» qui se veut nôtre.

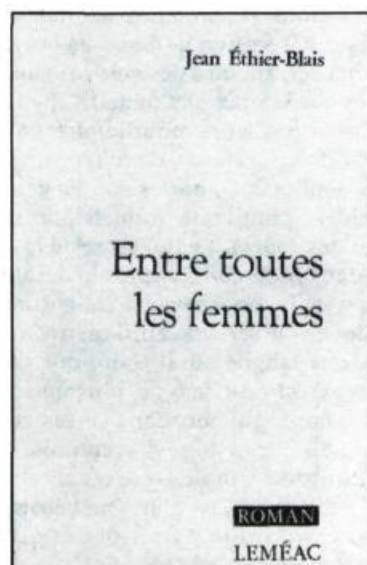
Au même titre que Blanche et François, le destin — le *fatum* antique — est le personnage central de ce roman. C'est lui, en effet, qui a donné à François cette force de caractère, cette détermination

qui, habituellement, fait tout céder sur son passage, et à Blanche cette incapacité d'aimer, assortie d'une passion rentrée qui, exacerbée, se transformera en haine meurtrière. C'est lui aussi qui, avec l'aide, il faut bien l'avouer, de ce sens inné des familles bourgeoises pour les unions «avantageuses», poussera dans les bras l'un de l'autre ces deux êtres dont les natures respectives n'étaient pas faites pour l'harmonie sans histoire. C'est lui, enfin, qui leur donne cette enfant infirme dont l'erreur, bien involontaire, aura été d'éprouver pour son père un amour violent qu'il est tout à fait incapable de payer de retour. Comment dénouer pareil nœud de passions contradictoires sinon, comme au théâtre antique, par le sacrifice et le meurtre ?

D'autre part, Jean Éthier-Blais ne dissimule pas le fait que, pour parvenir, François Bois-le-Duc était prêt à bien des compromissions, à commencer par celle qui consistait à mettre en veilleuse sa condition de Canadien français, au profit d'une illusoire intégration à cette élite de jeunes loups ambitieux qui, dans le

secret des cabinets ministériels, réglait en anglais (à l'époque, tout au moins) le sort de la nation. Sans doute François aurait-il dû faire davantage attention aux ascendants de sa jeune femme, apparentée, par sa mère, aux Aubert de Gaspé et portant le nom même d'une des héroïnes les plus célèbres de notre littérature romanesque. Il est vrai que, contrairement à sa devancière fictive, Blanche Plateau consent au mariage avec l'ennemi-ami, mais les conséquences désastreuses que l'on sait sont là pour montrer son erreur. Elle eût mieux fait de prêter l'oreille, pendant qu'il en était encore temps, à cet avertissement voilé qui se dissimulait, la veille même de son mariage, derrière cette halte faite avec son père dans le Vieux-Montréal, devant la maison de George-Étienne Cartier, avec son balcon arraché, et qui ne payait plus guère de mine...

L'une des leçons qui se dégagent de ce roman, c'est celle de la force de la femme, destinée, selon la prophétie des Écritures, à écraser la superbe du mâle. François n'aura que l'illusion d'avoir mâté sa femme, mourant, comme c'est le cas, de la main de cette dernière, perdu dans l'histoire de Don Quichotte et de ses moulins à vent. À part François, les personnages qui s'imposent, dans ce roman, sont des femmes : Madame Plateau, Madame Bois-le-Duc mère, sa petite-fille Adèle, à qui elle cède sa maison, à charge de perpétuer, sinon le nom, du moins la tradition des Bois-le-Duc. Anne elle-même, l'enfant mongolienne qui ne peut émettre que des sons indistincts, s'exprime plus par les mouvements instinctifs que lui suggère la nature que bien d'autres ne pourraient le faire par la parole. Et l'on s'en voudrait d'oublier la Princesse Baltykov, cette émigrée russe qui surgit, vers la fin du roman, comme première et unique confidente de Blanche, et dont la présence n'est jamais autre que sympathique et émouvante.

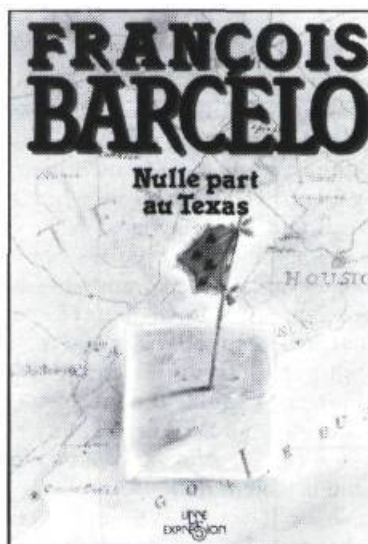


Au plan de la forme, on retrouve, dans ce roman, outre l'aisance et la fermeté du style, à laquelle Jean Éthier-Blais a depuis longtemps habitué ses lecteurs, de très belles séquences oniriques qui ne sont pas sans rappeler l'ambiance et les accents du théâtre de Racine. On admirera, également, la sûreté du coup d'œil avec lequel l'auteur évoque et recrée l'atmosphère de la vie bourgeoise à Outremont pendant les années trente et quarante : le salon des Plateau, par exemple, avec ses toiles de J.W. Morrice, Suzor-Côté, Théophile Hamel, Ozias Leduc, Stanley Cosgrove même, ou encore la scène autour de la table du petit déjeuner familial au cours duquel se décide le voyage en Europe de Monsieur et Madame Plateau (Milan et Fontainebleau, la Cène et Nadia Boulanger). On est ici, comme toujours chez Éthier-Blais, dans un monde de culture : François, jeune homme, rêve aux accords d'un quatuor de Beethoven et, après la mort de son père, se console avec *Augustin ou le Maître est là* de Malègue. Blanche, quant à elle, à mesure que s'accroît son désarroi, trouve refuge dans les lettres de Balzac à Madame Hanska, tandis que Anne, aux derniers jours de sa vie, sera bercée aux doux accents de *François le Champi*.

Mais Éthier-Blais sait également se faire plaisir à lui-même, en évoquant ses fantômes familiers, Marcel Dugas, par exemple, qu'il donne en cicérone aux parents Bois-le-Duc lors d'un de leurs séjours à Paris et dont les propos leur paraîtront du galimatias. De même, la carrière diplomatique de François donne prétexte à maintes pages amusantes et acides tout à la fois sur ce monde superficiel de cocktails dinatoires (parfois sans dîner), où des hôtesse calculatrices veillent à l'avancement des carrières de leurs maris. Jean Éthier-Blais parle de tout cela avec le sourire en coin de celui pour qui ces sérails n'ont plus de secrets.

Si les familiers d'Éthier-Blais retrouveront dans *Entre toutes les femmes* bien des choses qui leur ont toujours plu dans son œuvre, je n'hésite pas, en même temps, à dire que ce roman marque une étape importante dans son cheminement d'écrivain par les nombreuses indications qu'on y trouve d'un approfondissement de la technique romanesque. Après deux romans, Jean Éthier-Blais semble avoir trouvé dans ce genre une nouvelle voie royale à son expression. On attend la suite avec impatience. □

UN TRAVAIL D'ÉPURATION



Nulle part au Texas de François Barcelo, Montréal, Libre Expression, 1989, 156 p., 14,95\$.

François Barcelo s'est-il permis, dans *Nulle part au Texas*, un excès de simplicité? Ce cinquième roman se situe, en effet, aux antipodes des *Agénor...* et autres *Amours malaisées*¹. L'auteur, sans doute ennuyé d'être sans cesse étiqueté écrivain de science-fiction², prend ses distances avec les jeux spéculatifs, les explorations rationnelles (et irrationnelles car il se livrait, dans ses œuvres antérieures, autant à des voltiges fantastiques que science-fictionnelles, peu orthodoxes d'ailleurs, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs, de ce type de lecteur, dont je suis, portés sur les genres hybrides, l'impureté formelle, le mélange des codes). Ce qui est resté toutefois dans *Nulle part...*, après la décantation, c'est le ton, chevauchant encore le comique et le sérieux, ainsi qu'une écriture, une langue aussi claire que facétieuse. C'est cette langue, plus que tout autre chose, qui sert dans ce cas-ci de support à une histoire d'aventures, j'allais dire toute simple, — ce qui n'est pas tout à fait le cas, — d'un Québécois en vacances... nulle part ailleurs qu'au Texas.

Est-ce un hasard — symbolisme voulu? — si le personnage principal (ils ne seront jamais, à une exception près, que trois ou quatre à agir et à parler dans le roman) se met (à) nu dès le premier chapitre? Je ne le crois pas puisqu'il y a dans ce roman une volonté apparente — de la part de l'auteur — de créer une solution de continuité avec le reste de son œuvre. Je ne cherche pas ici à confondre auteur, narrateur et personnage mais plutôt à établir une relation de cause à effet dans le projet d'écriture de cette œuvre qui vient après d'autres, extrêmement différentes, et dont elle est non pas l'ultime rejet mais la contradiction (*contra/dictio*) de par cette incursion dans la simplicité narrative, de par le dépouillement de la surcharge de l'information et des codes littéraires.

Ce dénuement initial du «héros» opère à la fois comme un retour aux origines et comme une entrée dans l'enfer (un enfer bien doux toutefois), comme un invitation à goûter un certain état de virginité mais qui se transforme abruptement en quelque chose de tragico-comique : le «héros» nu, se baignant dans la mer, se fait voler son véhicule, tous ses biens, ses papiers et tout son linge. Il perd son identité et redevient une sorte d'Adam primitif. Cela est représenté de manière ambiguë et antinomique dans le nom même du personnage principal, Benjamin Tardif, qui allie le sens de la jeunesse (le début du monde) et, dans un certain sens, celui de son contraire, le crépuscule (la fin du paradis terrestre, la chute de l'homme chassé du lieu du premier plaisir, pour simple qu'il soit ici). Mais là s'arrête la comparaison avec le (ou la parodie du) mythe biblique même si le texte est explicite sur ce rapport en quelque sorte transtextuel : «[L]e paysage qui s'étendait plus bas suggéra à Benjamin Tardif des images de paradis terrestre» (p. 7)